

folios, recherchant avec ardeur une date ou l'éclaircissement d'un fait.

Ai-je besoin de vous dire, Messieurs, que les recherches dont le travail que je viens de vous lire fait suffisamment preuve, ne m'appartiennent point ?

Honoré de l'amitié et de la confiance de M. l'abbé Faillon, j'ai appris l'histoire de ce pays en écrivant sous sa dictée.

Aujourd'hui je n'ai fait que mettre en ordre des souvenirs et des notes, et je suis heureux, je disai plus, je suis fier d'avoir l'honneur d'être en quelque sorte le héraut, le précurseur de cette œuvre monumentale qui aura nom "l'histoire du Canada par l'abbé Faillon" et dont cette étude n'est qu'une simple feuille détachée.

### La Misère cherchant Fortune.

Au milieu d'un pauvre village  
La Misère passait, cherchant où se loger.  
Elle marchait d'un pas léger  
Malgré le poids de son grand âge,  
Portant allègrement ses ordides haillons  
Et le fardeau plus lourd de six mille saisons.  
On sait hélas ! que d'ordinaire  
De logis en ce monde elle ne manque pas,  
Et son premier hôte ici-bas  
Fut Adam, notre premier père.  
A ses fils désolés s'attachant pas à pas,  
Depuis lors elle court la terre,  
Empoignant de ses longues mains  
Et de ses doigts crochus étreignant les humains.

Elle s'en allait donc, la vieille meurtrière,  
De maison en maison, de chaumière en chaumière,  
Cherchant où s'installer, ne fût-ce qu'une nuit :  
Car au seuil visité par l'hôtesse fatale

Le bonheur effrayé détalé,  
Et souvent pour jamais s'enfuit.

Elle aperçoit d'abord une pauvre cabane  
Qu'une vigne entourait, qu'ombrait un platane ;  
L'arbre était sans verdure et la vigne sans fruit.  
" Bon ! dit-elle, on pourrait loger ici peut-être ;  
Mais avant que d'entrer, voyons par la fenêtre."  
Elle dit et regarde : une femme chassait,  
Caressant un enfant joufflu qu'elle allaitait.  
A côté, le mari, gaillard au fier visage,  
Poussait vaillamment son ouvrage.

Tout relouait aux yeux dans cet humble ménage :  
Certes, ce n'était pas de l'or ;  
Non, mais la propriété, c'était là leur trésor.  
" Ce que je vois ici ne me dit rien qui vaille,  
Grommela la Misère entre ses vieilles dents.  
On est propre, on chante, on travaille ;  
Je n'ai rien à faire céans."

Il n'en fut pas de même à la maison voisine.

Sur une table de cuisine  
Un gros homme accoudé dormait.

Près de son verre plein qu'en ronflant il tenait,  
Était une bouteille vide.

Il avait l'air malpropre, insolent et stupide.  
Des enfants mal peignés dans un coin se roulaient,  
Criant, se culbutant, faisant ce qu'ils voulaient.  
La mère cependant, coquette et paresseuse,  
Écoulait d'un gulant la complainte amoureuse.

En voyant ce tableau qui réjouit ses yeux :

" Pour le coup, se dit la Misère,

Je n'ai que faire ailleurs et voici mon affaire."  
Elle entre, elle s'avance et de ses doigts hideux

Saisit l'homme par les cheveux.

" Allons, réveille-toi, dit-elle,  
Iviogne, fainéant, assez dormir, c'est moi ! "

Le malheureux se dresse et tout b'ême d'effroi :  
" Qui donc es-tu ? dit-il en tremblant.— Je suis celle  
Que le travail écarte et que le vice appelle,  
Et je viens m'établir chez toi.

La paresse est ma sœur, le plaisir est mon frère,  
Et je m'appelle la Misère ! "

Elle dit, et riant, de ses longs doigts l'étreint,  
Souffle dans le foyer sur le feu qui s'éteint,  
Vide armoires, buffets, ainsi que l'escarcelle,  
Brise les meubles, la vaisselle,  
Et touchant de sa main la mère et les enfants,  
En dégoûtants haillons change leurs vêtements.

Alors, les poussant vers la porte :

" Allons, marchons, vous me ferez escorte,  
Et j'espère que désormais  
Nous ne nous quitterons jamais.

Le travail seul sur moi l'emporte ;  
Et toujours avec vous je serai la plus forte ! "

Ainsi dit la Misère, et du pied, de la main,  
Les chassant devant soi, poursuivait son chemin.

Cte. A. DE SÉGUR.

### L'EMPLOI D'UNE SOIRÉE. (\*)

Le jour tombe, et à mesure que la nuit s'avance, s'augmente la rigueur du froid. Plus de verdure aux arènes, plus de fleurs dans la prairie, plus de chants dans le bocage ; c'est le règne de l'hiver.

L'hiver règne, et avec lui le froid et la gelée. Un manteau de neige couvre au loin la terre, une neige pénétrante, qui éblouit la vue, qui glace le corps. Malheur à celui qui n'a pas d'abri par un temps pareil !

Le jour tombe, la nuit s'avance, et cependant un homme marche dans la campagne d'un pas lent et assuré. C'est l'archevêque de Cambrai, Fénelon. Tout le jour les soins de son diocèse l'ont retenu, et les heures du soir lui ont seules apporté quelque liberté.

Il est sorti de la ville ; il marche sans but, songeant à son élève bien-aimé, le petit-fils du Roi, à son livre de *Télémaque*, songeant aussi aux chers enfants de son diocèse, songeant surtout à Dieu ; et dans les rigueurs de l'hiver, adorant encore une de ses volontés.

Et il avance en répétant ces paroles de David :  
" Seigneur, les feux et la grêle, la neige, la glace et le souffle des tempêtes obéissent à votre voix."

Mais des plaintes s'élèvent soudainement non loin de lui et appellent son attention ; il se dirige vers le lieu d'où lui semblent venir des paroles mêlées de gémissements.

Sur une pierre, au bord du chemin désert, un jeune homme est assis. Son costume est celui d'un paysan ; ses traits indiquent la douleur ; ses membres sont vigoureux, mais son attitude marque la fatigue et l'accablement.

Fénelon l'aborde :

— " Vous semblez bien abattu, mon ami. Qu'avez-vous donc ? quelle est la cause de votre douleur ? "

Le jeune homme répond en pleurant :

— " Hélas ! monsieur l'abbé, j'ai bien sujet de me désoler, Blanchette, notre chère Blanchette est perdue ! "

(\*) A la page 296 du Vol. II de l'*Echo*, nos lecteurs trouveront le même trait rapporté en vers par Andrieux.—Ren.